

Entre 1977 et 1979, j'ai passé 2 ans dans un village de Centrafrique en tant qu'animateur rural. Le projet dans lequel je m'insérais, 3 ans après sa mise en route, avait pour objectif l'introduction de la traction animale.

L'idée du développement de la culture attelée dans le secteur était née à la suite de réunions JAC locales. Elle partait de désirs simples: nous, les paysans sommes dévalorisés auprès du reste de la société, des citadins, des fonctionnaires. On utilise toujours nos techniques ancestrales. La culture attelée est un premier pas vers le modernisme, et peut amener les jeunes à souhaiter rester au village. Et puis, le travail sera moins fatigant, on gagnera plus d'argent. On ne sera plus les laissés pour compte du développement.

Les villageois, comme les animateurs occidentaux, ne percevaient pas la signification profonde de l'introduction d'une nouvelle technique dans la société, tous les bouleversements qu'elle pouvait et allait entraîner.

Ce n'est qu'au fur et à mesure du temps et des obstacles que chacun, à son rythme, en a pris conscience.

On va gagner plus d'argent

L'acquisition puis l'entretien d'une paire de boeufs et du matériel de labour entraînent une dépense permanente. Il faut du sel pour les bêtes, des médicaments vétérinaires (contre la trypanosomiose, les vers; les plaies...) En 5 ou 6 ans, il faudra rembourser la paire à l'animateur... Nous parlerons plus tard des amendes pour les boeufs mal gardés qui vont piétiner les plantations des villageois...

Pour le matériel, le problème est le même: il y aura toujours un soc, une roulette, un talon à remplacer, et un jour ce sera la charrue entière.

Si bien que pour avoir les mêmes disponibilités qu'un paysan qui travaille à la houe et qui vient de gagner 300 FF avec son coton (seule culture monnayable), un paysan de la culture attelée devra gagner, lui, 700 à 800 FF.

Pour gagner plus de 800 F, étant donnés les sols, l'inexistence de la fumure, la difficulté du travail, la voie n'est pas dans l'intensification et l'augmentation du rendement. Il faudra que le paysan travaille de plus grandes surfaces que le villageois traditionnel.

Que deviennent, donc alors, ces 2 motivations que l'on avait exprimées en introduction: "gagner plus d'argent et moins se fatiguer" ?

Un paysan, avec une houe va travailler 1/2 ha pour son coton. Avec une charrue, il lui faudra labourer 1,5 à 2 ha de terre. Le surplus ne viendra qu'après ces deux hectares.

Deux possibilités étaient alors offertes aux paysans: travailler plus qu'avant, mais gagner plus.

travailler autant qu'avant, et se retrouver submergé de dettes impayées et de palabres.

Mais ce problème économique de rentabilisation d'un outil moderne, n'est pas le seul induit par notre projet. C'est seulement le plus visible.

Les obstacles sociaux

Les Bandas, l'ethnie locale, sont des agriculteurs-chasseurs. Traditionnellement, ils ont toujours vécu avec des animaux domestiques, mais ce ne sont pas des éleveurs. Poules, cabris, moutons, cochons sont en divagation et trouvent leur nourriture eux-mêmes dans le village ou ses environs sans jamais que leur propriétaire ne leur assure un quelconque soin. Pour cette raison, entre autres, les Bandas ont été amenés à vivre en deux lieux

différents: le village de la route où vivent les animaux domestiques et aux alentours duquel il est impossible de cultiver, ces animaux venant saccager toute culture; et le village de plantations, à une heure de marche, où seules les poules sont admises.

Les boeufs de la culture attelée n'ont pas bénéficié de plus de soins que les autres animaux domestiques. Complémenter l'alimentation d'un boeuf en période de travail ? "Une antilope se débrouille bien toute seule pour se nourrir !"

Et que faire des bêtes une fois le travail terminé ? On les relâche pour pâturer. C'est la source de nombreux et interminables palabres. Les boeufs saccagent des plantations, entraînant les plaintes des propriétaires, les constats des "surveillants des travaux agricoles" et des amendes. Ainsi en 1978, trois paires de boeufs ont piétiné pour 2000 FF de plantations en 3 nuits. Aucun des propriétaires n'était en mesure de rembourser les dégâts. Et si ils l'avaient pu, quel prélèvement sur leur revenu ! Il est impossible de parler de rentabilité de la culture attelée tant que les animaux ne sont pas gardés.

Plusieurs solutions ont été envisagées pour résoudre ce problème. La première a été le gardiennage collectif : en accord avec les villageois, les gens de la culture attelée étaient autorisés à laisser leurs animaux divaguer le jour, conformément à la coutume, mais s'engageaient en contrepartie à les ramener à l'étable pour la nuit. Cela a tout de suite posé un autre type de problème. Les Bandas ont un sens du groupe très poussé, mais historiquement, n'ont jamais eu d'activités agricoles collectives. C'était donc un tout autre pan des habitudes auquel on se confrontait, ce qui explique aussi toutes les difficultés que l'on a rencontrées et qui ne sont pas résolues d'ailleurs.

Une autre solution consistait en la création de parcs permanents. Il était exclu d'enclorre avec des fils de fer barbelés, parcequ'il est quasiment impossible de s'en procurer en Centrafrique, et de toute manière, ils sont beaucoup trop chers au regard des faibles revenus des paysans. Restait la plantation de haies vives. Mais il faut préciser que la surface nécessaire à l'alimentation d'un bovin de 300-350 kgs est de 2 ha en saison des pluies et 7 ha en saison sèche ! Cela aurait nécessité un investissement en travail absolument phénoménal pour un résultat sans commune mesure. Cette pratique, en outre -et ce n'est pas le moindre- obstacle - aurait été en opposition totale au droit coutumier qui interdit l'appropriation individuelle des terres.

L'herbe

En Mai, l'époque du premier labour du coton, l'herbe mesure 30 à 40 cm de hauteur. En Juin, elle atteindra jusqu'à 2 m. Dans ces conditions, les labours à la charrue sont pratiquement impossibles.

A la suite de réunions, les paysans de la culture attelée proposaient de brûler l'herbe juste avant les cultures, c'est-à-dire en Avril ou Mai, afin qu'elle n'ait pas le temps de repousser pour les labours.

Or, traditionnellement, les feux de brousse pour la chasse s'allument en Janvier-Février. La chasse au feu * est une activité primordiale des Bandas. Cette décision des paysans entraînait donc directement en conflit avec la coutume et les habitudes de chasse. Malgré les réunions d'explication dans les villages, rares sont les agriculteurs qui ayant fait des pare-feux tout autour de leur parcelle, n'ont pas vu leurs efforts partir en fumée dès Janvier ou Février.

* Cette chasse se pratique en milieu de saison sèche, quand les herbes sont ligneuses et sèches. On allume des feux qui accule le gibier dans les filets tendus par les chasseurs.

Le dessouchage

La région est une zone de savane arbustive, mais très clairsemée en arbres. Le dessouchage, sans lequel on ne peut effectuer de travail correct avec une charrue, a été impossible. On aurait pu l'exiger avant de confier toute paire de boeufs, mais cela aurait été une mesure artificielle, qui n'aurait trouvée exécution que la 1^{re} année, celle de l'attribution du matériel et des animaux. Etant donné le travail nécessaire, le dessouchage n'a de sens que si celui qui l'effectue acquiert la propriété de sa terre. Or, la coutume n'accorde que la propriété des fruits du travail.

De toute manière, étant donné la longueur des jachères (jusqu'à 6 ou 7 ans), le dessouchage est inutile. Il faudrait auparavant supprimer la jachère, donc fumer les terres et c'est une autre révolution agricole.

Aussi, les paysans ont pris l'habitude de jongler avec les souches, les sauter, les esquiver. Les sillons ne sont pas droits évidemment, le labour n'est pas parfait (ce qui explique aussi que les rendements n'augmentent pas), mais il se fait.

La jalousie dans les villages

Les villageois se plaignent des boeufs et des dégâts qu'ils occasionnent, ils se plaignent de l'égoïsme de leurs propriétaires qui ne font pas bénéficier l'ensemble du village des bienfaits de leur outil moderne. Quant aux paysans de la culture attelée, ils reprochent aux villageois leur jalousie, les sorts qu'ils leur jettent (le fétichisme ne subsiste pas, il vit)...

Derrière ces propos amers, l'on découvre toutes les rancœurs qu'accumulent dans une société Banda profondément et historiquement égalitaire, toute tentative de différenciation sociale. Or c'est bien de cela qu'il s'agit. Promouvoir la culture attelée, ça ne se fait pas dans nos micro-réalisations, en masse. Il y a les laissés pour compte (peu importe les raisons, qui sont toujours bonnes...) et les novateurs. Cela pose toute la question du développement: pourquoi ce développement, avec qui et comment ?

Les problèmes politico-économiques

En Centrafrique, aucune des conditions économiques préalables à un quelconque développement ne sont rassemblées. En 1965 déjà, René Dumont, dans son article: "Le difficile développement de la République Centrafricaine" parlait du goulot d'étranglement que constituait la commercialisation. En 1980, ce goulot existe toujours, encore plus contraignant.

Seul le coton est commercialisé. Les récoltes de Novembre 78 à été achetée dans certains villages seulement en Juin 79. En 80, le marché est encore arrivé plus tard. Et pour quel bénéfice ? Le coton est acheté au cultivateur 1 F le kg. On peut estimer à 4 quintaux/ha le rendement moyen, et la surface cultivée par individu à 1/2 ha : 1 année de travail pour 300 F !

Le riz est beaucoup plus rentable, et bien moins contraignant. Le rendement tourne autour de 10 quintaux par ha, et le prix d'achat est de 1,20 F le Kg. Mais personne ne vient l'acheter. Pourtant, la MO-CAF, la brasserie du pays, importe sa brisure de riz du Cameroun !

De même, l'approvisionnement est quasiment inexistant. Où se procurer les produits vétérinaires, le matériel de culture attelée (il n'y avait en 79, plus un seul soc neuf sur le marché dans toute la R.C.A.).

Qui profite de l'augmentation de production qu'entraîne la culture attelée, au prix où le coton est acheté ? Surement pas l'agriculteur. Et tout le matériel qui n'est pas produit sur place ne fait qu'accroître la dépendance du pays.

Nous reproduisons notre société à travers nos propositions de développement

Il est bien naïf de croire que nos actions de développement sont neutres. L'introduction d'une technique telle que la culture attelée (mais c'est vrai pour n'importe quelle technique) entraîne des répercussions dans l'ensemble du champ social. Il ne faut pas s'éton-

ner alors de tous ces échecs. Avant de se décourager ou de tenir des propos racistes, il y a un certain nombre de questions préalables à se poser : à quelles coutumes, à quel phénomène culturel s'oppose telle ou telle innovation ? Quelles sont les valeurs de cette société qu'elle met en cause ? Quel est mon souci à moi, animateur, réel et profond, conscient ou inconscient quand je propose tel ou tel changement ? etc...

Nos structures de pensée sont ainsi faites que l'on ne peut s'en extraire. Quelles que soient nos efforts ou notre bonne volonté, tout se passe à la fois en nous et en dehors de nous. Nous n'enseignons que ce que nous sommes, ce que l'on a appris à être. Chaque individu est le dépositaire et le messager de sa culture. Chassons-la d'un côté, elle revient d'un autre.

Alors ne nous étonnons pas de nos échecs.

Changer les mentalités

Dans les réunions nationales d'Animation Rurale, une phrase revient comme une litanie : "il faut changer les mentalités".

Qu'est-ce que cela suppose ? Que l'on peut agir sur les mentalités directement, par l'éducation ou l'exemple. Il est naïf de croire que les mentalités existent en dehors de toute autre influence. Dans le social, au sens large, tout joue, interfère et concourt ensemble, l'économie, le politique, l'histoire, le sociologique... C'est une particularité de l'occident de couper ainsi la société en tranches fines. Un Banda est agriculteur, père de famille, conteur, cueilleur, danseur, artisan, chasseur, pêcheur, éducateur, membre de la communauté villageoise, dépositaire de la coutume... Et tous ces rôles, il est conscient de les jouer ensemble, même si ils sont parfois juxtaposés dans le temps.

Nous jouons aux apprentis sorciers avec les sociétés dans lesquelles nous travaillons, et nous n'arrivons guère qu'à proposer les solutions que nous connaissons déjà par notre culture et notre société. Mais l'africain est autre et son développement ne viendra que par lui-même.

Des conséquences psychologiques

Nos innovations ,nos propositions ,toutes entachées d'occidentalisme induisent ou confortent un sentiment d'infériorité, très présent en pays Banda.

Les échecs successifs de quantité de projets (FED,FAO, Micro-réalisations...) parfois sur les mêmes territoires, ^{avec} les mêmes populations remettent en cause, dans son for intérieur, la capacité du paysan à se développer ..En de nombreuses occasions, j'ai eu des remarques de Bandas ,m'affirmant "qu'avec les noirs, ça n'est pas possible " ,le ça s'adressant à toutes les actions proposées (gardiennage collectif, brûler l'herbe en mai ...). Le mécanisme est insidieux et réel. Et, là encore, ce n'est pas une question de bonne ou de mauvaise volonté.

Les solutions au développement que préconise l'Occident, supposent au préalable des conditions économiques, psychologiques et sociales identiques ou analogues ou voisines à celles que l'Europe a connu. La culture attelée est née dans une société qui présentait toutes ces conditions. Elle ne signifiait pas une révolution totale. On pourrait dire que la place était prête à son arrivée, qu'elle s'intégrait dans un cadre et des soucis du temps, des hommes et de l'économie.

Mais pour conclure, je voudrais cependant dire que parmi toutes les actions que j'ai pu mener pendant 2 années à Boyo, il y en une que je ne remets pas en cause. C'était celle qui consistait à s'asseoir avec les paysans à l'ombre d'un arbre, à discuter, réfléchir, enseigner parfois sur le "fond des choses" comme l'on dit en sango. Un groupe social gagne toujours à se penser, à se découvrir. Et ma fois, être là, étranger, peut parfois être l'occasion pour ces villageois de commencer cette réflexion, sur leur histoire, leurs coutumes, les nouvelles valeurs (l'argent, la ville, ...). "Mo douti, mo gbou li ti mo si mo goué na koua " (Tu t'assois, tu réfléchis et ensuite tu peux aller au travail).

M. Forestier